

Aude Aubry

Ricochets



– Gustave et Compagnie, j’écoute ? Non, non, vous ne me dérangez pas... Oui, allez-y. *Fleur de lupin*, vous dites ? Je pense pouvoir vous trouver cela. Ne vous inquiétez pas, je fais au plus vite. Votre adresse ?

Élisabeth prit rapidement en notes le nom de la rue.

– Je serai là d’ici vingt minutes. A tout de suite.

La grande dame à la chevelure poivre et sel raccrocha puis se dirigea d’un pas vif vers le fond de sa boutique. Elle parut hésiter un moment, plongea finalement les mains dans un carton étiqueté LJ1984. Après quelques minutes de recherche impatiente, un sourire de satisfaction apparut sur son visage. Il était là ! Élisabeth le plaça délicatement dans sa sacoche, enfila son pardessus, tourna la clé dans la serrure et se dirigea vers son deux-roues. Il fallait faire vite : la voix au téléphone semblait fébrile. Même si elle était attendue à l’autre bout de la ville, Élisabeth sut se faufiler en un temps record à travers les petites rues

qui n'avaient plus de secrets pour elle. Elle sonna donc à 21h10 chez les Maupain.

– Ah, bonsoir madame, entrez donc... Vous l'avez trouvé ? demanda Madame Maupain, anxieuse.

– Oui, le voici, répondit Élisabeth en ouvrant son sac.

– Antoine, viens vite, il est arrivé !

Un jeune garçon en pyjama, les yeux rougis, pénétra prudemment dans le salon. Sa bouche s'entrouvrit en un oh ! d'étonnement à la vue du livre :

– *Fleur de Lupin* ! C'est lui, maman, c'est lui !

Il se précipita sur l'album qu'Élisabeth tenait encore entre ses mains, et le serra contre lui. Il l'ouvrit ensuite doucement, déchiffrant lentement chaque mot à l'aide de son doigt.

Madame Maupain voulut expliquer :

– Vous comprenez, une employée de la bibliothèque est venue ce matin dans la classe d'Antoine leur faire la lecture. En rentrant de l'école, il ne me parlait que de cela. C'est après le repas que ça s'est gâté. Il fallait absolument que je lui relise cette histoire, sous peine d'une crise de nerfs ! C'est une amie qui m'a donné votre numéro.

Mme Maupain régla le déplacement et promit à la libraire de déposer une caisse de livres la semaine suivante.

La visiteuse du soir jeta un dernier coup d'œil au petit garçon, penché sur les illustrations oniriques de

Binette Schroeder. Le cœur un peu serré de laisser ce conte qui lui avait tellement plu au même âge, Élisabeth repartit cependant avec la mine du devoir accompli. Une fois de plus, un enfant glisserait paisiblement, un livre à la main, au royaume des rêves.

Cela faisait maintenant trois ans qu'elle avait ouvert sa boutique. Couturière pendant trente ans dans une usine de prêt-à-porter, on lui avait annoncé à l'aube de la cinquantaine, que désormais l'entreprise pouvait se passer de ses services, puisqu'elle allait s'implanter en Ukraine pour développer sa ligne Femme.

D'abord choquée par cette annonce brutale, elle était restée prostrée de longues semaines dans son appartement, au milieu de montagnes de livres. Élisabeth aimait lire. Chaque nouvelle lecture était l'occasion d'une rencontre avec un auteur, un univers, mais également une couverture, un grammage, une épaisseur. Au fil des ans, des vide-greniers, des abonnements, des héritages, la quinquagénaire se trouvait à la tête d'un stock d'ouvrages colossal et hétéroclite, une sorte de caverne d'Ali Baba pour petits et grands lecteurs.

L'idée lui était venue un soir, alors qu'elle lisait les rêveries naïves et les désillusions normandes d'Emma, entourée d'autres romans flaubertiens. La conseillère de Pôle Emploi lui avait déclaré le matin même qu'il fallait songer à se reconvertir comme vendeuse en

prêt-à-porter, – *on y fait de la retouche, non ?* En quittant le box où elle avait été reçue, elle était tombée sur une affiche dans le hall vantant les mérites de l'auto-entreprise. Une idée, on vous aidait à réussir.

Élisabeth imaginait déjà sa « Librairie SOS Dépannage » : on pourrait bien sûr y acheter des livres neufs ou d'occasion, mais aussi troquer des ouvrages, venir en pyjama et lampe-torche frontale assister à des veillées contées. Ce qui l'excitait plus que tout, c'était la partie « Dépannage » de son enseigne. Elle avait d'ailleurs croisé les regards sceptiques de ses financiers lors de la présentation de son projet, avant d'emporter leur adhésion :

– Sur simple appel, j'interviens jour et nuit pour livrer un ouvrage sur toute l'agglomération. Je peux proposer le cas échéant la lecture.

– C'est une noble cause, madame, que de souhaiter le développement de la lecture, à l'heure des réseaux sociaux et du tout écran... Pensez-vous réellement vivre de cette idée ?

– Les histoires nous rassurent...

A force de persuasion, de coups frappés aux bonnes portes et de quelques aides de la part de la commune, elle avait fini par ouvrir sa boutique, un mardi au début du printemps. La petite terrasse ensoleillée et les bacs colorés remplis de livres sur le trottoir attirèrent rapidement une clientèle de riverains. Plusieurs familles fréquentèrent au départ les « P'tites Histoires » du samedi matin, puis le